

**Pourquoi
l'éducation
spécialisée ?**

Du même auteur

- Paroles d'éduc. Éducateur spécialisé au quotidien*, Érès, 1995. Éd. poche augm., 2011.
- Ethnologie du feu. Guérisons populaires et mythologie chrétienne*, L'Harmattan, 1996.
- Le travail d'éducateur spécialisé. Éthique et pratique*, Dunod, 1997 (2^e éd. 2000).
- Le quotidien dans les pratiques sociales*, Théétète, 1998.
- L'acte éducatif. Clinique de l'éducation spécialisée*, Érès, 1998. Éd. poche augm., 2010.
- La pratique des écrits professionnels en éducation spécialisée*, Dunod, 2000.
- Du travail social à la psychanalyse*, Éditions du Champ Social, 2001.
- Psychanalyse pour le temps présent. Amour obscur, noir désir*, Érès, 2002.
- Le transfert dans la relation éducative*, Dunod, 2002.
- Le quotidien en éducation spécialisée*, Dunod, 2004.
- La parole éducative*, Dunod, 2005.
- Travail social et psychanalyse*, (dir.), Éditions du Champ Social, 2005.
- La supervision d'équipes en travail social*, Dunod, 2007.
- À bâtons rompus. 40 ans de poésie*, Théétète, 2007.
- Le travail social est un acte de résistance*, (avec Fanny Rouzel), Dunod, 2009.
- Psychanalyse sans frontière*, (dir.), Éditions du Champ Social, 2010.
- Psychanalyse ordinaire*, Psychasoc Éditions, 2010.
- La supervision d'équipes en question*, (dir.), Psychasoc Éditions, 2010.
- Travail social : actes de résistance ?*, (dir.), Psychasoc Éditions, 2011.
- CD chanson : *Môrice Benin interprète Joseph Rouzel*, 2009.

Pourquoi l'éducation spécialisée ?

Joseph Rouzel

DUNOD

Le pictogramme qui figure ci-contre mérite une explication. Son objet est d'alerter le lecteur sur la menace que représente pour l'avenir de l'écrit, particulièrement dans le domaine de l'édition technique et universitaire, le développement massif du photocopillage.

Le Code de la propriété intellectuelle du 1^{er} juillet 1992 interdit en effet expressément la photocopie à usage collectif sans autorisation des ayants droit. Or, cette pratique s'est généralisée dans les établissements

d'enseignement supérieur, provoquant une baisse brutale des achats de livres et de revues, au point que la possibilité même pour

les auteurs de créer des œuvres nouvelles et de les faire éditer correctement est aujourd'hui menacée. Nous rappelons donc que toute reproduction, partielle ou totale, de la présente publication est interdite sans autorisation de l'auteur, de son éditeur ou du Centre français d'exploitation du droit de copie (CFC, 20, rue des Grands-Augustins, 75006 Paris).



© Dunod, Paris, 2012
ISBN 978-2-10-058196-2

Le Code de la propriété intellectuelle n'autorisant, aux termes de l'article L. 122-5, 2^o et 3^o a), d'une part, que les « copies ou reproductions strictement réservées à l'usage privé du copiste et non destinées à une utilisation collective » et, d'autre part, que les analyses et les courtes citations dans un but d'exemple et d'illustration, « toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause est illicite » (art. L. 122-4).

Cette représentation ou reproduction, par quelque procédé que ce soit, constituerait donc une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

*À ma femme, Geneviève, qui depuis 40 ans me soutient
et m'accompagne, sans complaisance.*

*Aux milliers de stagiaires, éducateurs, moniteurs-éducateurs,
éducateurs de jeunes enfants, éducateurs techniques, assistants de
service sociaux, aides médico-psychologiques, psychologues,
enseignants, formateurs, chef de service, médecins, directeurs... que j'ai
accompagnés en formation initiale ou continue, dans des dispositifs
multiples et variés et qui témoignent que l'éducation spécialisée, ça ne
s'apprend pas, mais par contre ça se transmet.*

*Aux collègues et amis formateurs de Psychasoc sans lesquels cette
ouverture d'un espace de transmission d'une éthique des professions
sociales éclairée par la psychanalyse n'aurait pas eu lieu.*

*À mes patients, pas toujours patients, qui m'ont permis de ne jamais
perdre le fil que tisse le sujet pour faire lien social.*

Sommaire

Introduction. Pourquoi l'éducation spécialisée ? 1

PREMIÈRE PARTIE

CLINIQUE

1. **De la clinique avant toute chose** 9
2. **L'acte éducatif est une coupure** 27
3. **Ce que parler veut dire** 47
4. **Quelles références pour le référent ?** 59
5. **Formation et flux tendus** 77
6. **Trans-faire...** 85
7. **Les trois temps de l'instance clinique** 101

DEUXIÈME PARTIE

INSTITUTIONNEL

8. **Évaluer l'évaluation en formation continue** 119
9. **Pouvoir, autorité et décision dans l'institution** 133
10. **L'intervention du psychanalyste en institution :
un geste déplacé** 151

TROISIÈME PARTIE**POLITIQUE**

11. De quoi la carence est-elle le nom ?	159
12. Bienveillance, maltraitance ?	167
13. La place des adultes face aux adolescents	183
14. Quand la gouvernance prend la mauvaise direction	193
15. Il n'y a que ça, le lien social	205
16. L'atelier de Joseph...	219
ÉRIC JACQUOT	
<i>Table des matières</i>	229

Introduction

Pourquoi l'éducation spécialisée ?

À QUOI BON DES ÉDUCATEURS SPÉCIALISÉS ?

« À quoi bon des poètes en temps de détresse ? » Cette parole du poète Hölderlin figure dans une strophe de l'élégie « *Pain et vin* », composée vers la fin de l'année 1800.

À quoi bon des éducateurs spécialisés, peut-on questionner dans la foulée ? À quoi bon, alors que nous assistons à une catastrophe sur tous les plans, sans équivalent dans l'histoire des hommes ? L'idéologie capitaliste qui s'est emparée des ressources non seulement naturelles, mais aussi et surtout humaines, transformant tout ce qu'il y a sur terre en marchandise, nous conduit droit dans le mur. Un certain nombre de penseurs depuis quatre ou cinq ans en dressent le constat terrible. Des essayistes, des anthropologues, des historiens, des sociologues, des écologistes, des économistes, des juristes, des géographes, des philosophes, des biologistes, des psychologues, des psychanalystes, des romanciers, des poètes, des chanteurs, des gens de théâtre... en ont

produit l'analyse¹. Dans ce tableau les éducateurs dits « spécialisés », œuvrant à ce que le médecin Itard nommait l'« éducation spéciale », sont situés aux avant-postes de cette catastrophe humaine, qui détruit à grands feux le lien social. Cette forme la plus avancée du capitalisme que l'on nomme néolibéralisme, en prônant une forme de jouissance débridée généralisée pour faire tourner le marché, entraîne une destruction de tous les niveaux d'organisation : politique, économique, écologique, moral, subjectif, esthétique, intellectuel...

Or les éducateurs spécialisés œuvrent comme agents de transmission des principes mêmes de la civilisation. Ils interviennent dans les ratages de cette transmission, auprès d'enfants, d'adolescents, d'adultes, voire de personnes âgées, que la maladie, l'injustice, les malheurs de la vie ont relégués dans les institutions où ils exercent. Ils interviennent, dans un savoir-faire du quotidien et de la relation, en cet endroit précis où il s'agit d'appareiller la brutalité de la pulsion aux nécessités du vivre ensemble. Travail d'insertion au sens noble. La pulsion est définie par Freud comme « un concept-limite entre le psychique et le somatique, comme le représentant psychique des excitations, issues de l'intérieur du corps et parvenant au psychisme, comme une mesure de l'exigence de travail qui est imposée au psychique en conséquence de sa liaison au corporel² ». En effet l'homme ne s'auto-éduque pas. Pour grandir et prendre sa place parmi les autres il y faut l'intervention d'un tiers. Les premiers représentants de cette tiercéité étant les parents³. En effet, à la différence de l'animal, comme le souligne Emmanuel Kant, « l'homme n'a pas d'instinct, il faut qu'il se fasse à lui-même son plan de conduite. Mais comme il n'en est pas immédiatement capable, il a besoin du secours des autres⁴ ».

Les éducateurs font partie de ces « autres », au même titre que les éducateurs naturels que sont les parents ou culturels que sont les enseignants. Ils sont chargés de transmettre l'essence même de l'humain, ce qui, précise encore Kant, échappe aux lois du marché, la « dignité humaine⁵ ».

Alors à quoi bon des éducateurs spécialisés, tenant le cap contre vents et marées, arc-boutés à ce qui fait la dignité et la noblesse de l'être parlant ? On les dit souvent rétrogrades, passéistes, réactionnaires, nostalgiques du « c'était mieux avant », ou bien encore anarchiques, brouillons,

1. Voir Marie-Jean Sauret, *Malaise dans le capitalisme*, PUM, 2009.

2. S. Freud, *Métapsychologie*, Gallimard, coll. « Idées », 1968.

3. Jean-Pierre Lebrun et Élisabeth Volckrick (dir.), *Avons-nous encore besoin d'un tiers ?*, Érès, 2005.

4. Emmanuel Kant, *Réflexions sur l'éducation*, Vrin, 1990.

5. Voir Roland Gori, *La dignité de penser*, Les Liens qui libèrent éditeur, 2011.

révoltés... alors qu'il faut les voir comme déterminés, au sens où le Premier ministre britannique, David Camaron l'énonçait récemment dans un centre de jeunes, dans le petit village de Witney, comté d'Oxfordshire, au centre de l'Angleterre : « Avons-nous la détermination nécessaire pour nous attaquer à l'effondrement moral à petit feu de la société que l'on observe depuis quelques générations ? »

Déterminés, les éducateurs le sont. Déterminés et résistants en tous lieux et auprès de toutes populations, ils placent au cœur de leur action une éthique du sujet, qui ne se conçoit que dans son double aspect subjectif et collectif. En effet comme le précise Jacques Lacan : « Le collectif n'est rien que le sujet de l'individuel⁶. »

L'ÉDUCATION SPÉCIALE : UNE ÉTHIQUE DE RÉSISTANCE

Le vocabulaire courant entretient une confusion quant à la notion d'éthique. On y mêle autant des questions de législation, de morale sociale, de déontologie professionnelle, que d'engagement personnel ou de responsabilité. C'est de bon ton. L'éthique se fait « éthiquette » ! Le discours de la science au service du « Divin Marché⁷ » qui a peu à peu envahi nos vies, autant dans la sphère privée que publique, prône une éthique des spécialistes et des experts. Sur le clonage des gènes, le nucléaire ou l'orientation des politiques sociales, les citoyens n'auraient plus rien à dire. On nomme des « comités d'éthique » avec des savants qui savent ! Ainsi la notion d'éthique s'est-elle peu à peu diluée. L'entreprise et la publicité se sont emparées du concept. Les banques proposent même des « placements éthiques » juteux !

Éthique des responsabilités, éthique des conséquences, éthique du sujet : nul ne saurait s'y dérober. L'éthique est le chemin sur lequel chacun suit le sens de ses actes et les assume dans un collectif lui-même référé à des principes et des valeurs que les anciens philosophes nommaient

6. J. Lacan : « Le temps logique », in *Écrits*, p. 213. Il s'agit là d'une référence à la fin de ce texte : « Mouvement qui donne la forme logique de toute assimilation "humaine", en tant précisément qu'elle se pose comme assimilatrice d'une barbarie, et qui pourtant réserve la détermination essentielle du "je"... », et d'une note ajoutée en bas de page : « Que le lecteur qui poursuivra dans ce recueil revienne à cette référence au collectif qui est à la fin de cet article, pour en situer ce que Freud a produit sous le registre de la psychologie collective (*Massen : Psychologie und Ichanalyse*, 1920) : le collectif n'est rien, que le sujet de l'individuel. »

7. Dany-Robert Dufour, *Le Divin marché*, Denoël, 2007.

« transcendantales ». Dans un moment socio-historique de déresponsabilisation généralisée, l'éthique balise la voie du désir et de l'engagement. Dans le travail éducatif, s'il est bon de repérer les grands axes d'une déontologie professionnelle⁸, on ne saurait se passer de questionner ce qui soutient chaque professionnel dans sa position. S'il s'agit de fonder son action en fonction des politiques sociales et des projets institutionnels, tout en demeurant critique, les praticiens de l'éducation spéciale ne sauraient se dérober à ce qu'en d'autres lieux on nomme leur « intime conviction » ou encore leur « âme et conscience ».

L'éthique peut parfois se révéler comme lieu d'un conflit entre ces deux dimensions : le social et le sujet ne font pas toujours bon ménage. Dans ce moment difficile de crise de civilisation l'éthique se présente alors pour chacun comme force de résistance. Résistance au déferlement de textes qui finissent par faire éclater toute cohérence des politiques sociales ; résistance au laminage de la langue de bois qui pétrifie les paroles et les écrits des éducateurs ; résistance au management industriel débridé qui écrase les dispositifs institutionnels ; résistance contre les procédures de formatage, démarche-qualité, normes ISO, domaines de compétence et autres avatars du psycho-socio-bio pouvoir⁹ qui tel un rouleau-compresseur écrase sur son passage les capacités d'invention et les trouvailles des acteurs sociaux et des usagers, au profit d'un nivellement par le bas, d'une mise au rang de prolétaires, c'est-à-dire d'esclaves modernes ; résistance contre les discours dominants qu'agite le néolibéralisme marchant sur ses deux pieds d'airain, le marché et le spectacle ; résistance contre le rapt du travail éducatif par les managers et les super-évaluateurs du contrôle social généralisé ; résistance contre les petits boutiquiers de la gestion des « ressources humaines », qui ravalent l'humain au même niveau que le pétrole ou l'électricité...

L'éthique dans un tel contexte exige une prise de position, une résistance active. Il s'agit de s'exprimer pour que ces métiers de l'ombre, ces métiers de « travailleurs soucieux » de l'humain, relégués dans les soutes de la misère sociale, prennent toute leur place. Il faut que ça se sache ! Les éducateurs réclament à corps et à cris une reconnaissance publique de leur travail. Le plus simple pour obtenir cette reconnaissance est encore de donner à lire, de donner à voir, de faire savoir ce qu'il en est de ces métiers de l'intervention sociale.

8. L'Organisation nationale des éducateurs spécialisés (ONES) dont mon ami et collègue Jean-Marie Vauchez est le président, a mis en chantier l'élaboration d'un code de déontologie pour les éducateurs spécialisés.

9. Je renvoie aux analyses, qui n'ont pas pris une ride, de Michel Foucault.

« Éthique du bien dire », nous enseigne Jacques Lacan¹⁰. Dans un moment où les super-évaluateurs réclament des chiffres et encore des chiffres, il s'agit de mettre en œuvre un véritable travail d'évaluation, au plus près de la pratique et des usagers. Évaluer signifie : extraire la valeur de l'action. Alors que tout dans notre société néolibérale tend à réduire la valeur à la seule valeur marchande, les travailleurs sociaux sont aux avant-postes d'un combat pour l'humain, c'est de ce lieu qu'ils évaluent¹¹. L'éthique se présente comme le vivier collectif et subjectif des valeurs et des principes.

« De notre position de sujet, affirme Jacques Lacan, nous sommes toujours responsables. » Voilà ce sur quoi il s'agit de ne pas lâcher : tenir la position.

Dans cet ouvrage nous parcourons une fois encore les chemins escarpés de cette éducation très spéciale, comme la nomma le médecin Itard, en 1826 dans sa « Lettre au rédacteur des archives sur les sourds-muets qui entendent et qui parlent ». Il y précise qu'« il faut que cette éducation soit appropriée à la condition spéciale dans laquelle l'enfant se trouve placé... ». Quant à Félix Voisin en 1830 il publie une brochure sur les enfants « qui nécessitent une éducation spéciale¹² ».

Donc pas d'éthique qui ne soit incarnée dans des actes. Le champ de l'éducation spéciale ne vit que par ses actes et ses acteurs. Le lecteur trouvera développé ici, à nouveaux frais, les fondements de l'acte éducatif en ces temps incertains, tels que je les soutiens depuis près de vingt ans dans les formations que j'anime, que ce soit d'abord à l'école d'éducateurs des CEMEA de Toulouse, à l'IRTS de Montpellier et aujourd'hui au sein de l'institut européen psychanalyse et travail social (PSYCHASOC) que j'ai créé et dont j'assume la responsabilité.

Je remercie vivement les revues et périodiques du champ social qui m'ont permis, en me demandant d'intervenir sur les thématiques présentes dans cet ouvrage, de réaliser des « galops d'essai » qui me poussent par la suite à préciser et peaufiner ma pensée. *Les Cahiers de l'Actif, Forum Aporia, Le Sociographe, Le Journal des psychologues, Sens-dessous, Psycho media, Lien Social, Vie Sociale et Traitement, Cultures et sociétés* entre autres...

10. J. Lacan, *Télévision*, Le Seuil, 1974, p. 39.

11. Alain Abelhauser, Roland Gori et Marie-Jean Sauret, *La Folie Évaluation : Le Malaise social contemporain mis à nu*, Mille et Une nuits, 2011.

12. Félix Voisin, *Application de la physiologie du cerveau à l'étude des enfants qui nécessitent une éducation spéciale*.

Je remercie également tous les internautes de rezo-travail-social.com qui ont, par leurs discussions animées, contribué sans le savoir à mes propres élaborations.

J'ai une dette particulière envers les nombreux établissements qui m'ont sollicité en intra pour des interventions de formation auprès de leurs équipes. Cette relance permanente a soutenu pour moi un travail jamais achevé, frappé d'incomplétude. Relance du désir de transmettre.

Merci enfin aux quelques collègues psychanalystes qui ont accepté la *disputatio* sur la confrontation entre travail éducatif et psychanalyse.

PARTIE 1

CLINIQUE

*« Chaque fois que nous parlons tout le premier monde se défait à l'instant.
Tout se décompose. Là c'est Horace dans Od. I, 11 : dum loquimur,
tandis que nous parlons a fui, a fui...
Et c'est vrai qu'on ne sait rien du temps lui-même qui fuit par lequel
tout ce qui surgit en même temps abandonne.
Nul ne sait quand il meurt, nul paysan ne sait quand va crever l'orage,
nul marin ne sait quand la tempête se lève ou quand elle se résorbe,
nul naissant ne sait quand la lumière surgit ou qu'elle s'éteint.
Dum loquimur
Aetas. Carpe diem.
Tandis que nous parlons le temps envieux
est vieux. Arrache le jour.
Que c'est beau ce simple "arrache le jour". »
Pascal QUIGNARD, Interaerias fagos*

Chapitre 1

De la clinique avant toute chose

Le travail éducatif dans ses composantes politiques,
institutionnelles, cliniques¹

*« De la clinique avant toute chose,
Et pour cela préfère l'Impair
Plus vague et plus souple dans l'air,
Sans rien en lui qui pèse ou qui pose. »*
(Détournement d'un poème de Paul Verlaine,
« De la musique avant toute chose »)

L'ÉTYMOLOGIE DU MOT CLINIQUE, en un temps où l'on perd le sens des mots, nous est source précieuse. Nous héritons du terme de clinique des médecins de l'Antiquité grecque, notamment Hippocrate. Celui-ci s'appuie sur le sens premier pour définir ce qu'il nomme la *teknè klinikè*, la technique clinique, qui consiste à s'incliner (même origine) sur le lit (*klinè*) où la maladie, le handicap, les vacheries de la vie ont allongé celui qui souffre. Dans l'acte clinique il s'agit de s'incliner du haut de son savoir et de son pouvoir, au chevet du souffrant, pour d'abord

1. Texte qui m'a servi d'appui pour une intervention lors du séminaire « Quelles évolutions pour le travail social en Nouvelle-Calédonie », organisé par l'Institut de formation des professions sanitaires et sociales, qui s'est tenu à Nouméa du 7 au 8 décembre 2010.

le rencontrer. Hors cette rencontre inaugurale, pas de clinique qui vaille. Souvenons-nous ici que la *teknè* d'où s'origine notre technique, si j'en crois mon *Bailly*, c'est d'abord et avant tout l'art manuel de l'artisan, le tour de main, le truc de métier. Cela exige une position d'humilité du praticien, et sans cesse à renouveler, jamais acquise. On ne saurait dans la clinique se reposer sur ses lauriers. Freud nous en lance l'avertissement : toute rencontre est nouvelle et exige de relancer l'appareil théorique. D'où il se fait qu'entre pratique et théorie s'ouvre un hiatus, un fossé qui n'est jamais comblable. La pratique réouvre sans fin les questions théoriques ; les concepts réinterrogent sans cesse la pratique. La clinique naît de cette surprise permanente où il s'agit bien de remettre sans cesse sur le métier la matière même de la rencontre entre humains, qui constitue le fond de tout métier d'intervention sociale. « Il est certain qu'il y a un monde entre ce que nous faisons effectivement dans cette espèce d'antre où un malade nous parle, et où nous lui parlons – de temps en temps –, il y a un monde entre cela et l'élaboration théorique que nous en donnons. Même dans Freud, nous avons l'impression, là où l'écart est infiniment plus réduit, qu'il y a encore une distance », précise Jacques Lacan. Cette distance, cette bonne distance pour le dire à la manière de Winnicott, cadre la clinique comme une praxis jamais achevée. Praxis qui prend son effet de l'incomplétude structurale de l'être parlant. La clinique issue du champ de la médecine a, petit à petit, gagné les sphères de toutes les professions de la relation humaine : psychologie, psychanalyse, éducation spécialisée, pédagogie... En fait quelques-uns de nos médecins modernes, planqués, caparaçonnés derrière des inventions techno-pharmaceutiques de plus en plus sophistiquées, aliénés par une marchandisation de la santé, séduits par des modèles d'analyse des comportements conduisant tout droit à des pratiques de dressage (DSM, comportementalisme...), feraient bien eux aussi de revisiter l'étymologie qui fait reposer leur art d'abord et avant tout sur une rencontre humaine.

Je pense ici à une peinture étonnante que j'ai découverte il y a cinq ou six ans à l'église Saint-Sulpice de Paris, dans cette petite chapelle intérieure dite des « Saints Anges ». Eugène Delacroix y a peint une fresque durant quatorze ans (1854-1861). Ce qui est totalement surprenant lorsqu'on connaît la rapidité d'exécution exigée par la technique *a fresco*, qui laisse au peintre une vingtaine de minutes pour travailler, tant que le support reste humide. Cette fresque de 7,51 × 4,85 mètres intitulée *Lutte de Jacob avec l'ange*, reprend un épisode biblique de la vie de Jacob. Qui est Jacob ? Pour le dire vite : un petit truand. À telle enseigne qu'un beau jour, où il ne fait rien et est pendu aux jupes de sa mère près du feu, son frère aîné Esaü, qui a chassé toute la matinée pour fournir du gibier à la famille – le père Isaac est aveugle – arrive harassé et se plaint de le

voir en train de manger un plat de lentilles, sans rien en partager. Jacob poussé par sa mère lui propose un marché : son plat de lentilles contre le droit d'aînesse. Et lorsque le père, Isaac, rentre à la maison et veut bénir son fils aîné, Jacob s'enveloppe d'une peau de mouton pour faire croire qu'il s'agit de son frère qui est très poilu. Après moult épisodes Jacob, qui s'est installé et a femmes et enfants, de nombreux serviteurs et des troupeaux, reçoit en songe la voix de Dieu qui lui intime l'ordre de partir, sans lui indiquer de destination. Delacroix saisit ce moment où, dans cet exode, les serviteurs et les troupeaux passent le gué d'une petite rivière nommée : *Yabok*. Notons que ce mot porte en lui un renversement littéral du nom de Jacob, *Yakob* en hébreux. Il s'agit d'entendre d'emblée que ce gué va se faire lieu de passage, mais d'un passage tel qu'il s'y produira un acte reversant ; tel qu'il n'y aura pas de retour possible en arrière. Le lieu d'une rectification subjective du sujet dans son rapport aux autres, à lui-même et au monde.

Pendant que les serviteurs poussent les troupeaux, durant toute la nuit, Jacob lutte avec un ange. Si l'on prête attention à la fresque de Delacroix, l'on s'aperçoit qu'il ne s'agit pas d'une lutte armée. En effet les armes jonchent le sol sur le côté droit. De plus l'Ange n'est nullement engagé dans la lutte. Delacroix l'a dépeint totalement relaxé : il danse. C'est donc une lutte intérieure que livre Jacob contre soi-même. L'Ange soutient cette lutte. Au petit matin l'Ange le blesse à la cuisse, plus précisément à l'endroit du nerf sciatique. C'est pourquoi encore de nos jours, dans la tradition culinaire juive, s'impose un interdit alimentaire sur cette partie des animaux que l'on consomme. Puis l'Ange dit à Jacob qu'il ne se nommera plus Jacob mais Israël et qu'il sera le père d'une nombreuse nation. Le lieu où ils ont combattus ne s'appellera plus *Yabok*, mais *Penuel*, ce qui signifie proprement : « face à Dieu ». Et lorsque Jacob s'enquiert du nom de l'Ange, celui-ci rétorque qu'il n'a pas à le savoir. Cet Ange est une figure emblématique et mythologique du passeur-éducateur, celui qui accompagne un sujet qu'on lui confie, dans ce déplacement ou, comme le dit Lacan, cette « rectification subjective ». Il soutient la passe là où un sujet se présente le plus souvent dans une impasse. Ce lieu du renversement, ce passage du *Yabok*, signe métaphoriquement l'espace de la clinique éducative.

Quelle est donc cette *teknè cliniké* sur laquelle l'éducateur peut prendre ses appuis ? S'agit-il comme le suggère le texte de loi de 2002² de « bonnes pratiques » ? Pourquoi pas, mais encore faut-il l'entendre, à la façon dont Winnicott parle de la « bonne mère », ou plus précisément de

2. Joseph Rouzel, « L'éducateur : du bricoleur au passeur », in Jean Briciaux, *L'Éducateur d'une métaphore à l'autre*, Érès, 2004.